



Reims Oreille

Automne 2011 - N° 26



- *Ma Compil à moi*
◀ Frédéric Bobin

- *C'était presque aujourd'hui*
◀ Mick Micheyl

- *Entrevue*
◀ Sylvie Royer

- *Chantons à Sèmes*
◀ Plume Latraverse...

- *Rencontre*
◀ Guy Thomas

- *Réflexions*
◀ Les artistes meurent

- *Chris Land Story*
◀ Un gars qu'a mal tourné

- *Paradis Blues*
◀ Le clehs (2)

- *Du côté de chez...*
◀ Frasiak

- *Bavardages*
◀ Batlik

- *Goualantes*
◀ Gugusse revendique

- *Les beaux débats*
◀ Beaucoup de bruit

- *L'X, Y, Z de JFC*
◀ Bugeaud

◀ *Et les promos de saison :*
Gavroche - Philippe Marlu -
Gavrache - Guy Thomas

◀ Sommaire :

- ◆ Rustine p.2
- ◆ Ma Compil à moi : Frédéric Bobin p.3
- ◆ Presque aujourd'hui : Mick Michey p.4
- ◆ Entrevue : « Sylvie Royer » p.5
- ◆ Chantons à Sèmes : Livraison par en arrière p.7
- ◆ Rencontre : Guy Thomas p.9
- ◆ Réflexions : « Les artistes meurent » p.11
- ◆ Chris Land Story : « Un gars qu'a al tourné » p.12
- ◆ Paradis Blues : « le clebs (2) » p.13
- ◆ Du côté de chez... Frasiak p.15
- ◆ Goualante : « Gugusse revendique » p.16
- ◆ Bavardages : Batlik p.17
- ◆ Les beaux débats : « Beaucoup de bruit ... » p.19
- ◆ L'XYZ de J.F. Capitaine : « Shako, l'artiste ! » p.20

« Connait-on encore Leprest, fait-il encore des chansons ? »

Ce 15 août, il s'est passé quelque chose, il pleuvait dans nos yeux, Allain Leprest est parti. Ce jour-là, le chagrin, cette « herbe amère, le liseron, la plante toute noire et très belle », s'est enroulé dans la gorge de ses proches, mais aussi de ces milliers de privilégiés qui ont eu la chance de rencontrer son écriture, ses mots, sa voix, son humanité. L'écriture la plus flamboyante, selon Nougaro, le plus grand poète du 20^{ème} siècle, selon d'Ormesson.

"Pour moi ça gazera mieux / Quand

j's'rai dev'nu du gaz / Quand j's'rai dev'nu du jazz / Dans le sax du bon Dieu"



Repose en paix, Monsieur l'artiste, tu as choisi d'abrèger ta souffrance, mais aussi de nous priver de ta présence. Nous n'aurons plus le frisson de tes scènes, mais il est certain, que tes chansons vont encore atteindre, à l'avenir, une multitude d'oreilles et de coeurs.

Allain Leprest est à l'origine de Reims Oreille. C'est parce qu'un soir, au crépuscule des années 90, un ami m'a fait écouter ses disques et ceux de Francesca Solleville. Alors, je suis allée pousser les portes de certains lieux, comme Barjac, le Limonaire, et à Ivry, le Picardie, la Taverne, l'Annexe ... J'y ai découvert ces trésors de la poésie, de la chanson que sont les Joyet, Lantoine, Bühler, Morel, Pierron, Sarclo, Dubois, Delaunay, Jehan, Cadé, etc. etc. et tant d'autres. J'y ai aussi développé des amitiés fidèles et sincères qui m'ont ainsi aidée, soutenue et accompagnée dans mon désir de faire connaître ces artistes, si peu relayés dans les médias, à un public rémois.

Merci Allain, Merci Christian et Brigitte, Merci Gisou, Yannick, Christian, Suzanne, Merci à vous tous.

■ Pascale Renard

◀ Rustine

Un tiers de page à remplir avant bouclage, un p'tit trou à combler, une rustine à poser sur une chambre à air - de chansons - et que ça ROule... km 26.

C'est beau, c'est noble, la rustine.

Petit cachet, petit cachou, petite rondelle noire de matière plastique, tiens !, un petit 45 tours, un CD, pareil, même usage.

Quand un peu à plat,
quand ça manque d'air,
tourne pas très rond,
tord le boyau,
voile un rayon...

hop ! une rustine, un peu de colle - chantée, dixit Souchon - et ça décolle, remet en selle, fleur ou mors aux dents..

Evidemment ça tient ce que ça tiendra, on verra plus loin. En tous cas ça dépanne, parfois ça "dépeine".

C'est déjà ça ...

■ Marc Servera

porte sur son monde aux chansons d'ici et d'ailleurs !

BOB DYLAN

THINGS HAVE CHANGED (2000)

Cette chanson, composée en 2000 pour le film *Wonder boys*, montre que le vieux Bob n'est pas qu'un phénomène du passé (depuis une quinzaine d'années, il nous a offert quelques chefs-d'œuvre, comme les albums *Time out of Mind* et *Modern Times*). Ecoutez le groove et le timbre inimitables de la voix de Dylan et le tempo impeccable de cette ballade.

JOHNNY CASH

THE MAN COMES AROUND (2002)

Cash signe en 2002 l'un des plus beaux albums de folk de tous les temps (*American recordings IV* produit par Rick Rubin). Dès les premières secondes, on est envoûté par la voix de Cash et le lyrisme du texte. Un an plus tard, le « Man in black » tirait sa révérence, ce qui rend d'autant plus émouvante l'écoute de cette chanson.

LAURENT BERGER

INTIMITÉ (2002)

Une chanson d'amour absolument parfaite qui m'émeut à chaque écoute... C'est beau, c'est simple, c'est d'une grande justesse, c'est plein de pudeur et d'émotion...

L'ami Laurent est l'un des plus talentueux chanteurs de la région Rhône-Alpes, avec les Michèle Bernard, Rémo Gary, François Gaillard, Hervé Lapalud et Cie...

PAUL McCARTNEY

JENNY WREN (2005)

Au milieu des années 2000, l'ex-Beatles publie un album magnifique, *Chaos and creation in the backyard* qui contient notamment ce petit bijou. La mélodie est à couper le souffle et la partie de picking à la guitare acoustique rappelle, pour notre plus grand bonheur, l'inoxydable *Blackbird*.

PIERRE DELORME

JE LISAIS DANS MA CHAMBRE (2002)

Epurées, subtiles, sans fard, les *Chansons toute nues* de Pierre Delorme avaient été pour moi une très belle découverte. *Je lisais dans ma chambre*, pleine de pudeur et de non-dits, me touche particulièrement.

BERNARD LAVILLIERS

LES MAINS D'OR (2001)

Lavilliers rend ici un magnifique hommage à la classe ouvrière. Cette chronique sociale sur les fermetures d'usine, chanté sur un rythme afro-cubain, est une totale réussite. Mon frère Philippe et moi-même n'aurions sans doute jamais écrit et composé *Singapour* sans cette chanson majeure des années 2000.

CHARLIE COUTURE

APPEL À L'AIDE (2004)

Voilà un artiste que j'affectionne tout particulièrement. De *Poèmes Rocks* à *Double vue* (dont est extraite cette chanson) en passant par *Solo boys*, CharElie a bâti une œuvre cohérente et pourtant très variée. *Appel à l'aide* est un modèle d'ironie sur les travers de notre société, toujours encline à cultiver la parano. L'arrangement électro est parfait. Et toujours cette voix si singulière...

BERTRAND BELIN

LE COLOSSE (2004)

Un riff à tomber par terre, un son de guitare imparable, des arrangements raffinés, une voix nonchalante... voici Bertrand Belin ! Au fil des albums (son premier opus - *Bertrand Belin* - reste mon préféré), il trace un sillon sans concession dans la « nouvelle » chanson made in France. J'aime sa poésie désuète et sa sensibilité rock.

FRANCIS CABREL

LE CHÊNE LIÈGE (2008)

Extraite de son dernier album (*Des roses et des orties*), Cabrel signe ici un « classique » et questionne avec simplicité notre condition humaine... Une leçon.

ALAIN BASHUNG

COMME UN LEGO (2008)

Gérard Manset, auteur-compositeur de cette chanson monumentale, offre son testament à Bashung sur l'album *Bleu pétrole*. Une chanson vertigineuse, pleine de compassion sur le genre humain... 9 minutes et quelques de pure poésie.

MICK MICHEYL (1922) auteur-compositeur-interprète et femme d'acier.



Vint en ce temps là, une femme étrange, une chanteuse différente des blondes sentimentales, des rousses à la voix aiguë et des brunes fantaisistes. L'allure un peu garçonne, Les cheveux courts, le col relevé, une voix dans les graves, qui se fait pré-nommer Mick, et surtout qui écrit et compose ce qu'elle chante, pas si et même pas du tout courant à l'époque. Mick Micheyl (puisque vous l'avez deviné, c'est d'elle qu'il s'agit) est en effet, dans ce qui suit cet après guerre, la première vraie chansonnière, même si encore cantonnée dans la chanson de divertissement.

Après avoir reçu une formation à l'école des beaux-arts de Lyon et les conseils d'un premier prix de Rome, Paulette Michéy s'essaie comme peintre-décoratrice et fonde un atelier de publicité, ce qu'en ce temps là on appelle encore réclame, ce qui n'est pas une excuse.

Milieu des années 40, Paulette tente sa chance à Paris avec quelques-uns de ses tableaux sous le bras.

Et à Paris, les années s'enchaînent :

1947, suite à un tournoi de chansons gagné à l'ABC. Paulette devenue Mick et Michéy Micheyl, commence à passer dans « Trente-six Chandelles », la grande émission télévisée de Jean Nohain qui l'aime bien et la prend sous son aile.

1949, elle commence une carrière d'auteur-compositeur à Paris et se produit dans de nombreux cabarets : L'Échelle de Jacob, l'Arlequin, le Liberty's...

1950, Elle remporte avec **Le marchand de poésie** le prix de la chanson de charme

*Il était marchand de poésie
Il passait tous les jours de sa vie
A écrire des mots d'amour
Pour tous les gens des faubourgs*

1953, On la voit au Théâtre Fontaine, à Bobino, à l'Alhambra, l' Olympia et ramasse au passage le prix Charles Cros pour **Ni toi ni moi**



*Ni toi, ni moi chéri n'y pouvons rien
L'amour est plus fort
Plus fort que nous, que la vie et la mort
Et c'est le destin !*

Mais entre temps, **le gamin de Paris**, sur un air de valse, est descendu de sa butte. **Le gamin de Paris** sera son titre fétiche, son talisman. Un soir, (en réalité, j'en sais rien, mais c'est mieux que ce soit un soir) au cours d'une tournée, Adrien Marès, accordéoniste



qui l'accompagne, joue une mélodie sur laquelle Mick Micheyl trouve aussitôt les premières paroles. Yves Montand saute sur le gamin. Patashou le suit de près. Et c'est le succès, la réussite, le triomphe qu'on connaît. Titis, poulbots, gavroches sont évoqués en gouaille simple et, depuis, la chanson est clé de voute de toutes les compilations célébrant Paris.

Début 60, c'est la Métamorphose : la garçonne se met des plumes partout, paillettes, strass, et remplace avec succès Line Renaud au Casino de Paris. Et youp là.

Enfin, en 1974, Mick Micheyl renonce à toute activité dans le domaine du spectacle ou du divertissement et devient sculpteur sur acier.

En octobre 2009, elle organise à Paris une exposition présentée comme la dernière. A cette occasion, l'artiste révèle qu'elle est contrainte d'abandonner son art à la suite de plusieurs accidents de création qui lui ont fait perdre en partie la vue.

*Le vent rencontre le moulin et la route le chemin
Le torrent c'est la rivière
Et toi ce fut moi*

■ Jean-François Capitaine

◀ Entrevue : « Sylvie Royer »

Reims Oreille : Bonjour Sylvie, tu viens en France à l'automne, tu peux nous donner des précisions ?

Sylvie Royer : Je viens d'abord en France pour la France et ses habitants et j'en profiterai pour jouer, liant ainsi mes deux plus grandes passions, la musique et le voyage.

R.O. : Et ça ne sera pas ta première visite ici ?

Sylvie Royer : Non. J'ai dû y aller 12 ou 15 fois déjà... La première fois, c'était à la fin des années 80. J'ai alors fait les Francofolies de La Rochelle et Jacques Higelin m'a invitée à jouer avec lui au Splendid, à Paris. J'étais très jeune à l'époque et ces deux événements heureux et inattendus, en plus de la beauté du pays et de la gentillesse des gens que j'y ai croisés, m'ont fortement impressionnée. Le pays s'est alors à jamais gravé dans mon cœur.

R.O. : Tu peux nous parler des Castors Célestes et de ton complice ?

Sylvie Royer : Mon complice, Thierry Fortuit, est né à Arras dans le nord de la France. Je l'ai rencontré en 1995 alors que j'étais partie, accompagnée d'un pianiste, jouer au Théâtre de la Maison Bleue dans le 20^e à Paris. Connaissant l'amour de Thierry pour le Québec et les Québécois, Monsieur Serge Lannes, alors directeur du théâtre, l'avait invité à assister à notre spectacle et... Cupidon a fait le reste.

Pour ce qui est des Castors Célestes, le duo est né tout naturellement du plaisir qu'on a à écrire ensemble et, chose curieuse, si nous écrivons chacun de notre côté de la chanson « sérieuse », voire même parfois de la chanson

« noire », la combinaison de nos deux plumes donne naissance à des chansons festives, rythmées et parfois même grivoises...

R.O. : Si je te dis Pauline Julien, Diane Dufres-

ne, tu me réponds quoi ?

Sylvie Royer : **Ambassadrices du verbe québécois**

R.O. : Et Emile Nelligan ? Richard Desjardins ?

Sylvie Royer : **Chantres du terroir**

R.O. : Tu as écrit « Marcher la tête basse avec le troupeau - De peur d'être le seul à se tenir debout », tu marches debout ?

Sylvie Royer : J'essaie, mais j'ai aussi peur que les autres, sinon plus ; peut-être de là mon besoin de l'écrire !

R.O. : Tes chansons parlent souvent d'exil, ton dernier album s'appelle « J'irai », tu as envie de voyage ou tu ne trouves pas ta place ?

Sylvie Royer : Les deux.

R.O. : Beaucoup de verbes dans tes chansons indiquent le "mouvement" : tu préfères partir ou revenir ?

Sylvie Royer : **Partir pour grandir et revenir pour me rappeler.**

R.O. : Elle est là, la souffrance dont tu parles, ton incapacité à rester ?

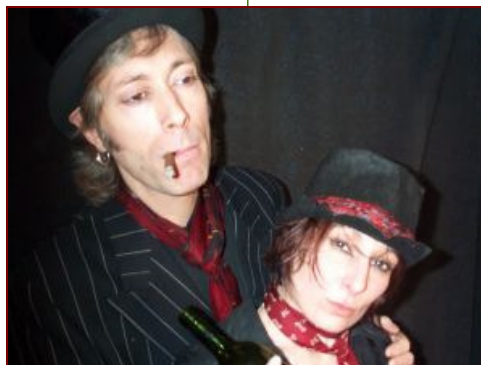
Sylvie Royer : La souffrance dont je parle vient directement de mon enfance, de l'instant même où j'ai été "conçue par inadvertance" mais quand viendra pour moi l'heure d'écrire sur le sujet, je le ferai probablement sous pseudonyme...

R.O. : Et Montréal, c'est ta ville, ton enfance, c'est elle qui t'a choisie ?

Sylvie Royer : Montréal, j'y suis née. Je rêve toujours de la quitter mais j'y reviens toujours. Je dois l'aimer plus que je ne le pense...

R.O. : Et l'amour dans tout ça, ?

Sylvie Royer : L'amour pour moi se vit en "symbiose" où les actants de la relation sont à la fois amis, complices, frères &



sœurs spirituels et amants. Il n'y a pas beaucoup de place pour la trahison dans ce genre de relation ; mais pour les rares fois où cela se produit tout de même, le pardon est vite accordé, car il est ici beaucoup plus fort que l'orgueil. En ce qui concerne la vie, chaque matin lorsque je me réveille je pense à la mort. C'est une obsession chez moi : pourquoi suis-je sur terre, je n'ai encore rien fait et si je crève sans n'y avoir rien fait pourquoi y serais-je venue, devrais-je y revenir, et si oui, pourquoi... Enfin... voyez l'topo : pas du tout reposant...

R.O. : Comment es-tu venue à la chanson ?

Sylvie Royer : Mon père, un auteur-humoriste et imitateur méconnu qui est parti de la maison quand j'étais très jeune, a juste eu le temps de me transmettre sa passion de l'écriture et de la scène. Mon plus lointain souvenir à ce sujet remonte à un après-midi ensoleillé où, vers l'âge de 5 ou 6 ans, je chante du Piaf (ce qui n'a en soi aucun sens) chez une dame

où des gens s'étaient rassemblés pour « l'évènement » et se cotisaient pour me donner de l'argent !

R.O. : Tu sais pourquoi tu écris ?

Sylvie Royer : Pour ne pas sombrer dans la folie...

R.O. : Et, après cette tournée, tes pas te mèneront vers quels nouveaux projets ?

Sylvie Royer : Je vais remonter mes chansons "sérieuses" avec un pianiste, remonter mes chansons "rock" avec un band rock, terminer un roman amorcé au Costa Rica, écrire un troisième album et aménager le coin de montagne qu'on vient d'acheter dans les Laurentides dans le but d'y bâtir notre "cabane au Canada". J'espère aussi pouvoir revenir en France plus souvent que je ne peux le faire présentement...

mes deux plus grandes passions, la musique et le voyage

◀ Promos de Saison...

Gavroche

« Ces petits bouts de bonheur »



Le reggae man local continue son chemin de rébellion. Au milieu de l'amnésie internationale, le monde fou qui nous entoure, son combat

continue jusqu'à ces petits bouts de bonheur, que sont les 12 titres de ce second album.

Un album qui balance, qui bouge, qui enrage, qui dérange et qui hurle, mais qui n'est pas noir, ni défaitiste, mais plein d'espoir, malgré tout.

A signaler ce coup d'audace réussi : une reprise des Corons version Jamaïque, les terrils au soleil !

www.gavroche-danslarue.com/

CHANSON-FLASH

Chaque fois
qu'une belle
m'aime
J'écris
une chanson
jolie

Ça fera
dans une semaine
Quinze ans
que je n'ai rien
écrit !

François Corbier



◀ Chantons à Sèmes : « Livraison par en arrière »



Plume Latraverse est un sorte d'OVNI de la scène québécoise, oubliés Félix, Gilles, Charles, sans parler des chèvres brailleuses que l'on subit depuis quelques années. A croire que le Canada nous les envoie par peur que leurs yodels ne fassent fondre encore un peu plus la banquise et ne participent du réchauffement climatique.

Plume Latraverse avait, grâce à son précédent album et à son passage au Printemps de Bourges 1980, gagné le Prix international de la jeune chanson (Prix du premier ministre de France).

On se demande comment Raymond a pu décerner ce titre ? Je ne suis pas sûr qu'il ait écouté **Fucke - Fucke !**

Une petite intro **A L'Agora**, toute en finesse et subtilité suite à une ouverture de bouchon de bouteille.

On l'aimait pas la grosse verrat,
La maudite grosse vache d'enfant d'chienne
Mais tout de même a cappella, certes avec une voix rocailleuse à souhait.

Et puis le vrai premier morceau **Chien Fou**, un début façon rock endiablé seventisant à souhait et des breaks dans tous les sens cassant le rythme. Et les paroles, décalées, un peu sauvages, mais toujours dans le juste.

Tu fais des balounes
Dans ton paradis

Nouvel intermède grâce à **2 Chiens, 1 os... dans même semaine**, piano tout simple, et texte à l'avenant.

Premier break, une chouette ballade, **Elogie**, une petite gratte folk toute simple, un violon, un violoncelle qui permet à tout le reste de se poser, une trompette bouchée, un joli texte :

Rien n'est acquis, tout se promène
Par la bouche du temps qui fuit

Plume arrive ici à équilibrer les cordes et cuivres, exercice délicat.

La gravité ne doit pas durer, aussitôt une grosse déconnade, un petit blues-rock **O Petit Restaurant Du Coin**.

La voix grasseyante à souhait, un solo de guitare très claire, une petite partie de vie de petites frappes, des racailles en somme :

E pis un jour ça s'est gâté
Y'en a un qui s'est fait pincer
De voir qu'i 'avait pu l'droit d'sortir
Les autres se sont mis à vieillir

Le Moins Beau Merle, à nouveau un début de rock bien lourd, mais avec des breaks aériens accompagnés de trompette mexicanisante et un petit clin d'œil dans un des breaks à Charlebois et Louise le Forestier (Lindberg) un chœur féminin aérien.

Ya des moments où j'veux plus rien savoir du rock'n'roll

Un petit **Tango Pital** pour finir, dans la bonne tradition des jeux de mot dont la chanson française était friande au début du siècle précédent.

Et **Le Fou d'La Rampe** pour finir. Une petite chansonnette sans grand intérêt, elle a d'ailleurs nécessité trois tonnes d'effet sur la voix pour soutenir un texte assez pauvre et sans intérêt.

La seconde face démarre par une jolie ballade country, **La Ballade des Caisses de 24**, bottleneck et petite batterie légère toute à la charleston et à la caisse claire. Et une belle mélancolie autour des épaves de comptoir :

Les yeux noyés dans le fond des cernes [...]
En mon pays je suis en terre lointaine
Je gagne tout et demeure perdant

Malgré son titre **Don Quichotte**, la suivante est une petite merveille, une grosse basse toute ronde, des solos de guitare très claire qui forment une petite dentelle et un chouette texte sur le temps qui passe, les compromis (qui deviennent parfois compromissions),

On est jamais tout seul quand on est schizophrène
On est jamais tout seul quand on est parano

Retour au rock façon Rockabilly, manière les Sha-Na-Na à Woodstock, **4 Ans Après**, bien troussé dans les canons du genre.

Pour c'qui est d'la mort d'Elvis, si tu veux mon avis,
Il fallait bien qu'i' meure pour revenir en vie oh oui.

Une petite ballade toute québécoise, **Quand Le Rêve Est Fini**, une petite bluette gentille, sans trop d'intérêt.

Mais l'humour grinçant revient à grand pas, **La Ballade Des Centenaires**,
C'est l'fun d'avoir cent ans
C'est l'fun, chu ben content,
De pu être le cobaye maudit
De mon adolescence.

Et peut-être la chanson la plus touchante

Chanson Nette, un arpège tout simple en acoustique, la voix claire, un accompagnement de mandoline, une basse toute simple et un texte superbe sur une mélodie qu'on garde en tête et l'orchestration s'enrichit de mesure en mesure.

C'est une chansonnette pour le petit bouffon

Qui habite les fillettes et les petits garçons

Le lutin qui nous quitte

Un de ces beaux matins

Mais qui nous réinvite dans l'âme de son jardin

La dernière pour la route, **Jeux d'Adultes**, une sorte de collage musicale d'une partie du rock des années 70.

Avec un texte plutôt abscons (sauf à ce qu'André Breton l'ait inspiré ?),

C'est Cendrillon pis sa citrouille

Avec Samson qui s'frotte les couilles

Pour se donner d'la gueule : « Admirez mon tapis »

Malgré ses inégalités ce disque possède une qualité rare, celle de posséder une réelle gravité, une délicatesse tout en ne se prenant pas au sérieux.

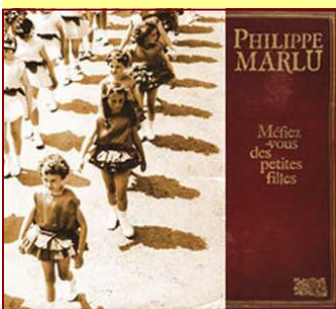
■ Yves Tréflez

Plume Latraverse and The Plumettes, Livraison... Par En Arrière, GA 8538, 1981, 33 tours.

◀ Promos de Saison...

Philippe Marlu

« Méfiez-vous des petites filles »



De la chanson aux allures réalistes avec une grosse dose d'humour, une voix bien cynique pour balancer ces mots noirs, des textes qui caressent à

rebrousse-poil, de l'Art de charcuter à la Belle et le Pochard, une atmosphère de bas-fonds, des personnages louches, le titre d'album colle parfaitement aux propos du gars.

Une ambiance Opéra de Quat' Sous, Casque d'Or et malfrats de la butte,

abattoirs de la Villette d'antan, Temps des Cerises. C'est rouge et faut que ça saigne !

C'est glauque ? Mais non, c'est Philippe Marlu, c'est une écriture trempée dans le goudron et l'acide qui barbouille, dessoude et dissout tout ce qui lui tombe sous la plume...

www.philippemarlu.com/

Jeu de sillon sonore d'automne

« Qui est Raoul ? »

Adressez vos réponses à reimsoreille@free.fr
Le vainqueur gagne le bouquin de JF Capitaine
« Le Fameux Dictionnaire des Chansons d'hier et d'autrefois »

à retirer au prochain concert Reims Oreille

◀ Rencontre : « Guy Thomas »

Reims Oreille : Guy Thomas, bonjour, m'autorisez-vous à vous vouvoyer ?

Guy Thomas : Bien sûr , mais ça me ferait quand même plaisir que tu me tutoies !

R.O. : Francesca Solleville commence son tour de chant par « Je ne suis qu'un cri ». Est-ce que ça flatte l'ego d'être chanté ainsi par cette dame ?

Guy Thomas : C'est Francesca Solleville qui a créé cette chanson, avant Jean Ferrat qui en avait fait la musique et qui l'a reprise ensuite. Je traversais un très mauvais moment et j'en ai été très fier, car Francesca est une très grande artiste et elle n'a jamais chanté des « guimauves ». Elle m'a chanté aussi d'autres très belles chansons.

R.O. : Tu as travaillé avec Jean Ferrat : comment se passaient les séances de travail ? Lui faisais-tu du sur mesure ?

Guy Thomas : J'avais édité en 1969 un recueil de poèmes chez l'éditeur Guy Chambelland. Il s'intitulait « Vers boiteux pour un aveugle ». Il m'avait valu une très bonne critique du Monde et surtout du Canard Enchaîné. Le critique du Canard m'avait vivement conseillé d'envoyer mon recueil à Jean Ferrat. Ce que j'avais fait sans trop d'espoir. Ce n'est que deux ans plus tard que Jean me fit savoir qu'il avait mis en musique « La leçon buissonnière » qu'Hara-Kiri avait publié avec un dessin de Fournier. Nous sommes devenus des amis et je lui envoyais mes recueils. Il choisissait les textes qui lui étaient proches ou qui le faisaient marrer. Je ne lui ai jamais écrit des textes sur mesure et il ne me l'a jamais demandé. J'en suis d'ailleurs incapable. J'écris sur un coup de cœur ou sur un coup de sang... La plupart du temps il prenait les textes comme ils étaient, sans rien chan-

ger. Parfois il m'a demandé de les raccourcir et les séances de travail se faisaient surtout au téléphone. Pour le disque « Je ne



suis qu'un cri » nous avons passé des heures au téléphone pour les choix et les raccourcis. Il n'y eut vraiment que pour « La porte à droite », chanson politique de circonstance, qu'il m'a demandé quelques modifications en m'indiquant ce qu'il fallait chercher. Mais il ne m'a jamais rien imposé. Il respectait les textes et il aimait les poètes... C'est rare dans ce métier.

R.O. : Quand tu écris un texte, tu as l'idée qu'il deviendra chanson ?

Guy Thomas : Non, j'écris un poème ou plutôt une « goulante », c'est-à-dire un texte qu'on peut lire en public. Je ne suis pas musicien, hélas, mais j'écris avec un rythme intérieur, de manière qu'il soit agréable à entendre.

R.O. : La poésie, pour toi, c'est quoi ?

Guy Thomas : Pour moi, c'est un art qui empêche de devenir fou.

R.O. : Est-ce que ça se murmure, ça se lit religieusement, ça se crie, voire ça se hurle ?

Guy Thomas : Ça se murmure, ça se chante, ça se crie ; je crois que ça ne demande pas à être hurlé, la violence est dans le texte. Et puis ce n'est pas un art sacré !

R.O. : Te sens-tu poète ?

Guy Thomas : Oui, je me sens poète, mais comme un poète de la rue, qui ne comprend pas comment on peut supporter l'ordre établi ; ça doit venir du fait que j'ai commencé à écrire très jeune dans un drôle de milieu et qu'à l'époque j'avais envie d'écrire « à quel point les hommes sont vaches » pour reprendre l'expression de Céline. D'où mes outrances, la violence de mon vocabulaire, mes parti-pris. Je ne suis pas un poète de salon.

R.O. : De quelle famille d'écrivains te sens-tu proche ?

Guy Thomas : De Villon bien sûr, Baudelaire, Verlaine, Maupassant, Corbière, Richepin, Laforgue, Rictus, Carco, Mac Orlan, Queneau et... Gaston Couté que j'ai découvert grâce à un critique qui avait écrit : « Guy Thomas a été influencé par Gaston Couté » alors que je ne le connaissais pas. Je l'ai découvert par le Vent du Ch'min et par Gérard Pierron.

R.O. : *Bernard Dimey, c'est un cousin ?*

Guy Thomas : Je l'admire.

R.O. : *Tu as enseigné le français. As-tu proposé à tes élèves des poètes hors programme et, si oui, lesquels ?*

Guy Thomas : Mac Orlan, Couté (Automobilisme, l'Enfermée...), Paul Fort, Brassens, Brel, Vian.

R.O. : *Les Goualantes de Gugusse datent d'une trentaine d'années, mais sont-elles pour toi toujours d'actualité ?*

Guy Thomas : C'est vrai que les Goualantes de Gugusse datent sur certains détails. Franco est mort, Pinochet aussi par exemple, on ne parle plus du carré blanc, etc. Mais pour l'essentiel, les textes me paraissent d'actualité. Quand je pense à tout ce que nous avons connu depuis et au monde où nous vivons, je trouve même que ma violence d'alors était plutôt timide. Et j'avais quand même bien raison de me méfier des punaises !

R.O. : *Gugusse est parfois incorrect : c'était pour choquer les bobos ?*

Guy Thomas : Non. Je ne cherche pas à choquer, même les bobos. J'aime quand on me dit : vous écrivez ce qu'on pense et qu'on n'ose pas dire..

R.O. : *Tu as également collaboré à Hara-Kiri, comment c'était ?*

Guy Thomas : J'ai commencé à collaborer à Hara-Kiri en 1960, alors que j'étais incorporé dans un régiment de tirailleurs marocains. J'ai rencontré Cavanna qui me publiait régulièrement des poèmes et des articles signés de mon nom ou des pseudos. Il a continué ensuite épisodiquement dans Charlie-Hebdo. A la fin de la guerre d'Algérie, j'ai eu un procès pour insulte à l'armée, Cavanna et Georges Bernier m'ont beaucoup aidé. Cavanna parle de ma poésie en ces termes : « Cela sautille comme une java, ça claquette comme une danse macabre, ça saigne comme un mur des fédérés, ça mord, ça crache et ça profane, ça s'attendrit aussi, pas souvent. De l'anar sincère... ».

R.O. : *A ton sujet, certains parlent « d'écriture au vitriol, de vocabulaire de la rue », c'est ton avis ?*

Guy Thomas : Je suis d'accord pour le vo-

cabulaire de la rue et pour ce que Cavanna appelait mes « poèmes hargneux et enragés, qui laissaient aux dents un goût de râpe et, au fond de la gorge, un renvoi de vache en-

ragée ». Mais le Canard parlait aussi de ma « tendre canaillerie » et de « cette rosette d'ironie à la boutonnière de la révolte ».

R.O. : *La chanson d'aujourd'hui, elle t'intéresse ?*

Guy Thomas : Je n'aime pas du tout celle qu'on entend dans les médias. Heureusement qu'il y a encore des lieux où l'on peut encore entendre des chansons « à texte ». Grâce à eux, je crois que « les mauvais jours finiront. Et gare à la revanche... ! ».

R.O. : *« Guy Thomas est socialiste... tendance Louise Michel et Gaston Couté » : ça signifie quoi ?*

Guy Thomas : L'illustrateur de mon livre voulait parler d'un parti où les éléphants sont organisés en tendances. Il a voulu dire probablement que la tendance de Louise Michel et Gaston Couté comptait pour du beurre.

R.O. : *Quels sont tes projets ?*

Guy Thomas : Je termine la mise en place de mon nouveau bouquin de goualantes. Je prépare un disque de comptines pour enfants qui s'intitulera « Les petites impertinences ». On m'a demandé ça tant les disques pour enfants sont souvent minables. Je ferai encore quelques spectacles « Hommage à Jean Ferrat » avec une chanteuse et des musiciens qu'on me demande encore.

Mais je vais travailler surtout sur des lectures publiques nouvelles, après « des noires, des rouges, des vertes et des pas murres », qui avaient très bien marché. Je fais ça parfois tout seul, parfois accompagné de ma chanteuse et un musicien. Ce n'est pas prétentieux et en général les gens se marrent.

J'aime bien faire comprendre aux gens que la poésie, ce n'est pas emmerdant...

**La poésie,
c'est un art
qui empêche
de devenir
fou.**



*Jamais on n'avait vu autant de monde à ses obsèques
Il faut préciser qu'il mourait pour la première fois
Il y avait des gens, encore des gens et même un Tchèque
Qui, pour la rime, se trouvait là
De son vivant il n'avait jamais attiré personne
La foule le méprisait du fait qu'il existait encore*

Il arrive que les artistes meurent. Même ceux qui font dans la chanson. Selon leur notoriété, on en parle pas ou peu au journal télévisé. Parfois un bout de chanson en noir et blanc, s'il a pris son temps pour mourir. Un témoignage de quelqu'un qui nous dit que c'est triste. S'il est un peu plus connu, on a droit vers vingt trois heures quarante cinq à une retransmission d'un vieux Drucker ou consœur (en un mot). Quant à ceux qui ont vraiment une certaine popularité, ils auront droit demain à un hommage proportionnel. Jusque là rien que de très normal.

Plus intéressant est de constater que, du jour au lendemain, les disques de cet artiste partent comme des pains au blé complet. C'est presque un axiome : à l'identique d'un homme politique qui ne fait plus rien, un chanteur qui meurt gagne rapidement en popularité. Ceux qui n'avaient pas le temps de l'écouter de son vivant, découvrent d'un coup qu'il existe et que ce serait bien d'en acheter quelques disques avant sa résurrection.

Il semble qu'il y a quelque chose de croustillant dans cet achat.

J'ai le souvenir d'avoir été énervé par la publicité faite à la sortie du dernier disque de Jacques Brel déjà bien malade et dont les piles disparaissaient chez les commerçants, au fil des réapprovisionnements. Des milliers de gens qui n'avaient pas chez eux les meilleures chansons du grand Jacques se ruaient sur ce disque que, de surcroît, je pensais loin d'être le summum de sa carrière.

A l'époque je pensais qu'à la suite de « Amsterdam » Brel, à quelques exceptions près, avait passé ses rimes à se caricaturer, ce qui, aujourd'hui encore, ne me semble pas entièrement faux, même si ce dernier disque n'est pas si détestable que cela, à quelques exceptions près. Mais cela ne change rien à la question : qu'est-ce qui pousse des personnes à acheter les chansons d'un artiste dont hier encore, elles ne regardaient pas la moindre pochette ?

Le lundi, il est vivant, je passe indifférent, devant les bacs de la Fnac à son nom. Le mardi, il meurt, ah, mon dieu, il faut, demain, tout de suite, que j'achète une compilation : pourquoi ?

Pour être dans le coup - Parce que je voulais le faire depuis longtemps - J'aimais bien ce qu'il faisait - Je croyais qu'il était déjà mort - Parce que, dans le poste, ils ont dit que c'était un grand chanteur - L'occasion fait le larron - Après y aura plus de disques - Les artistes morts sont tous des braves artistes - Un artiste mort allongé est plus grand qu'un artiste vivant debout. - Parce qu'on va en parler en famille et que je veux dire ce qu'on en dit...

Mais,

Mais soyons indulgents (*profitez-en, c'est pas courant*).

Peut-être que c'est quand les gens s'en vont qu'on culpabilise, qu'on regrette les conversations qu'on n'a pas eu le temps d'avoir, les mots qu'on n'a pas eu le temps de prononcer, les échanges qu'on retardait et dont on se repend d'être passés à côté. Avec les artistes, c'est pareil et pourtant, en même temps, c'est pas pareil...

Avec les artistes, c'est ça qu'est bien : car malgré tout, morts, pas morts, n'étant pas physiquement présents dans notre vie quotidienne, on peut faire comme s'ils n'étaient pas morts. Les artistes sont des êtres quasi virtuels qui nous accompagnent en permanence. Léo, Georges, Bobby, Francis, chantent encore ***La mémoire de la mère de Jeanne qui jouait de l'hélicon rue de Lappes...*** et Reggiani vit encore puisque je viens de le voir se faire couper la tête en pensant à Casque d'or.

On l'appelait Casque d'Or / Elle venait du faubourg / et ses longs cheveux d'or / ressemblaient à l'amour / et Casque d'Or valsait / dans les bras d' Reggiani / et Casque d'Or valsait / sous nos yeux éblouis....

Longtemps, longtemps, longtemps après que...

◀ Chris Land Story : « un gars qu'a mal tourné »

JeHaN... Bordel garanti à la SACEM !

Ces nuits studieuses de réflexions-rigolades faisaient des en-
vieux puis des adeptes en nombre grandissant.
Ces moments d'écriture partagés avec Allain Leprest sont donc inévitablement devenus diurnes et hebdomas au restau Le Picardie où depuis quelques saisons l'association Le Pavillon organisait des cabarets de chansons sous le parrainage d'Allain et l'accueil des amphitryons du lieu Camille et Nicolle.

Tout a été écrit sur Allain Leprest surtout depuis sa disparition... Tout et son contraire. De très belles choses, d'autres moins, certaines pertinentes, d'autres carrément « angélisées », quelques-unes froidement cliniques, lisses, voire glacées (cf. le discours ministériel), d'autres exagérément élogieuses...

Certes, le personnage était hors du commun par son talent et la fidélité de sa démarche artistique, mais aussi tellement humain, proche, accessible, drôle, facétieux, déconnant et, c'est moins connu, « potache » très fréquemment. Le plus souvent droit dans ses convictions, dans ses bottes, alors même que ses semelles étaient parfois « à bascule »...

Je voudrais simplement évoquer une des facettes multiples, un aspect non négligeable, de la personnalité d'Allain : sa fidélité à la parole donnée et son engagement de tous les instants pour partager, transmettre son engouement pour l'écriture.

Par fidélité, durant trois longues années, Allain tenait à être présent afin d'honorer son rendez-vous hebdomadaire avec les personnes venues écrire à ses côtés, même si ses obligations artistiques l'éloignaient du « Picardie ». Il s'arrangeait pour être là, durant trois heures (minimum) chaque semaine, les mercredis après midi Ivryens.

Tout avait commencé dans l'appartement en haut de sa tour (qui n'était pas d'ivoire) dans le centre ville d'Ivry afin de faire la nique à la solitude interminable des nuits d'écriture.

En compagnie de quelques pionniers (Stéphane Cadé, Florent Vintrigner, Yahia Dikes, Loïc Lantoin, Laurent Malot, etc...), ils défrichaient en commun des chemins inexplorés, des pistes aux multiples embranchements, à plusieurs points de vues, accumulant et raturant les images, les mots, les phrases en des bribes, des balbutiements de débuts de textes dont certains quelques fois parvenaient à maturité, devenant de vraies chansons interprétées sur scène ou même enregistrées ...

Détail amusant, quelques-unes de ces chansons écrites à plusieurs têtes donc cosignées par plusieurs auteurs et gravées sur CD ont été déposées avec deux musiques différentes... par exemple « C'est étrange » enregistrée avec une musique signée par Laurent Malot et le même texte mis en musique par

Ainsi, de la petite dizaine de personnes assidues et studieuses des débuts, le nombre de participants, grâce au bouche-à-oreille, n'a cessé de grandir et s'est enrichi de la présence d'enseignants, d'artistes, d'auteurs, d'écrivain public et autres plumitifs ou simples pékins, avec des motivations diverses mais tous et toutes avec une grande envie : celle de partager ces moments privilégiés avec Allain.

Initiateur, il participait en personne et en mots à ces ateliers aux multiples exercices et donnait souvent une appréciation affûtée (quelques fois de détail) après que chaque intervenant ait lu devant les présents son bout de texte même embryonnaire ou mal fagoté, pas toujours à la hauteur de l'attente de leur auteur, mais qui était la condition à laquelle on ne pouvait déroger.

Quelques artistes interprètes se sont même pris au jeu de l'écriture en présence d'Allain et Francesca Solleville n'est pas la moins surprenante de ces participant(e)s.

Bientôt, cet atelier d'écriture entièrement gratuit est entré en concurrence amicale avec celui qu'animait Claude Lemesle, certains auteurs en herbe participant aux deux animations.

Les rares fois où Allain Leprest prévenait qu'il ne pourrait être présent, le témoin était repris par un participant chargé de faire l'intérim (souvent Yannick Le Nagard ou Michèle Guigon). Ainsi le plaisir d'écrire en commun se déroulait, demeurait sans à-coups, en un flot continu de cogitations enivrantes... (je n'ai pas dit enivrées).

Ainsi, entre vingt et trente cinq personnes se réunissaient trois heures par semaine pour partager avec Allain des moments de grâce restés

dans les mémoires même si quelques beaux talents ont quitté la route et ont dû par nécessité raccrocher les gants (et aussi leurs belles plumes), preuves vivantes du gâchis que cette société génère ne sachant reconnaître aux talents en devenir que, dans le meilleur des cas, leur valeur marchande.



◀ Paradis Blues : « Le clebs (2) »

Oh ! Lord. Qu'est-ce qui s'passe ? J'entends dire bonjour dans toutes les langues ! Tout est noir et ça brille au loin, on dirait des étoiles... J'suis dans une sorte de mélasse grise... J'entends une voix que j'connais, même qu'on chantait du « Holy Blues » et qu'on prêchait ensemble, enfin surtout lui... Y rigole de moi, ce con, ou y rigole tout seul ? Il est enfermé dans une boîte de conserve pour sortir un son pareil ? J'sais pas te dire, mais il est devant moi et je l'vois pas.

Eh ! Man, tu viens me tenir compagnie ? Tu r'connais pu ton vieux pote Blind Willie Johnson ? Tu vois, man, je dois chanter un jour pour un mec ou une poupée du fond des galaxies. La boîte de conserve c'est « Voyager ». Y a plein de gars en blouse blanche à la N.A.S.A qui se sont occupés de moi. Y m'on foutu dans l'disque en cuivre avec l'Président Jimmy Carter et d'autres aussi chiants, mais bon on s'arrange...

***Dark was the night, cold was the ground,
On which my Lord was laid.
Mine was the debt,
Mine was the crime
For which my Saviour paid.
How could he die ?
How could he die
To save a soul like mine?
To save a soul like mine?***

*La nuit était sombre, le sol était froid,
Ce sol sur lequel Dieu était enterré.
Cette dette était mienne,
Ce crime était mien
Pour lequel mon Sauveur avait Payé.
Comment avait-il pu mourir ?
Comment avait-il pu mourir
Pour sauver une âme comme la mienne ?
Pour sauver une âme comme la mienne ?
« Dark was the night » - (Blind Willie Johnson)*

- Eh! Will ! Tu peux me dire c'que j'fous là ?

- T'étais où tout à l'heure man ? Quand l'camion t'a foncé dessus ? Il a roulé sur le vieux clebs et il en a fait du « hot dog ». Et toi, j'ose pas t'dire... T'es là en attendant, man, t'es là...T'as été à la croisée des chemins, au « crossroad » et le Diable t'a aidé... Ben... Mec, va falloir trouver un arrangement et payer. Pourquoi ma belle-mère m'a vitriolé les yeux et que j'ai chanté Dieu ? Faut payer, man...

Oh, putain ! J'peux me voir, j'peux me déplacer partout, toucher mon fils. Y sent rien... Et revenir dans ce machin si froid. La douleur monte, comment j'arrive à supporter ça ? Ca va passer, man ! T'es encore chaud en bas !

***Dark is my mind,
Cold is my heart,
And black my stained soul.
Can it be true, can it be real,
That God would make me whole ?
Deep is the pain,
Deep is the fear,
So deep the sin in me.
So deep the sin in me.***

*Mes pensées sont sombres,
Mon cœur est froid,
Et noire est mon âme souillée de péchés.
Cela peut-il être réel,
Que Dieu me veuille sain et sauf ?
Profonde est la souffrance,
Profonde est la peur,
Et profond le péché en moi.
Si profond le péché en moi.
« Dark was the night » - (Blind Willie Johnson)*

- J'veux qu'on me brûle et qu'on jette mes cendres dans le Mississipi !

- Ah, ça, mec, c'est pas encore fait. N'oublie pas le « deal » du « crossroad ». Va falloir donner un peu de toi, tu verras...

- Dis-moi, bordel, si tu sais !
- J'ai presque tout payé, c'est pas l'moment que j'en rajoute. T'inquiète de rien, man, tout va s'arranger. Faut qu'tu sois patient maintenant...

J'y crois pas, j'ai dû serrer mon harmonica avant que l'camion me fonce dessus, il est dans ma main. Lord ! Devil ! Je veux bien souffrir, mais laissez-le-moi. Pitié, non pas cette torture ! Laissez-le-moi ! Oh Lord, souffler, jouer tout de suite, là, tout de suite. Hmmm, yeah !



- Pleure pas, man, y vont t'le laisser ton harmonica, c'est pas ça ta punition... Arrête de chialer comme une donzelle, au fond la vie est toujours gagnante, mais putain faut en chier quand même. J'ai entendu des gonzes, tout jaunes, dire quequ'chose comme le plus ou le moins, t'vois... Comme une prise électrique ; l'énergie, l'équilibre... un truc comme ça... T'es pas au bout de tes surprises.

- Maintenant que t'es mort, tu me vois ?

- J'pourrais, mais j'veux pas, j'crois que c'est trop laid autour de moi et dans moi. La dernière chose que j'ai vue, c'est cette salope de belle-mère qui m'a foutu le vitriol sur la gueule. La sienne t'aurais vu... C'est ça le diable, il est aussi immonde, j'en gerbe encore, pousse-toi vite. Beurk ! J'ai un sixième sens, man, j'vois avec c'que j'entends. Ho ! On va pas passer le temps à pleurnicher comme les nanas, on va rigoler t'vas voir. Hé ! raconte-moi tes histoires de cul, j'les connais mais ça fait rien, t'sais combien de gosses que t'as ? Nan, j'laisse tomber... Allez...

Le camion ? Ben l'mec dedans, il est calanché, il a la tronche sur le volant, la langue qui pend... Ouais... je l'sens, il a le cœur qu'a explosé, y a plein de sang en lui. L'a rien vu, ni l'clebs, ni moi. C'est un blanc. Pourquoi que j'dis ça ? Lord ! Y a déjà des cons qui disent que c'est un salaud de raciste et qu'il a voulu me butter ; vu qu'il n'y a personne d'autre dans ma rue, pas de témoin. Y a déjà des mecs qui vont rameuter le gang des « 7 Street Black » dans le quartier ouest et qui vont débouler pour tout casser, après y z'ont l'intention de piller les commerces de Clarksdale. Faudra qu'ils évitent le Martin Luther King Boulevard... Ça se fait pas...

- Alors ! Tu m'entends ! Faudra apprendre à être en bas ou en haut, raconte, Bon D... sang. Après on chantera du « Holy Blues », Lord nous entendra, où qu'il soit.

- Ouais ça me revient, t'sais, cette poupée, la fille du fermier de Clarksdale, c'était un vrai chaudron, j'me suis brûlé de partout... Son père il a été « Mayor » 20 ans après, maintenant c'est un black, « Mayor Henry Espy », J'vais t'raconter les trucs qu'elle me faisait... Après il faut que j'm'occupe de mon enterrement, mais on va prier avant, Will...

- T'sais que tu peux la revoir la fille, mais elle a changé, vaut mieux les souvenirs, mon vieux Will.

C'est vrai qu'on s'appelle presque pareil, c'est ce qui nous avait rapprochés. Blind Willie Johnson et Will Johnson. Les blacks z'ont tous le même nom dans notre coin. Oh, fils, j'ai pas eu le temps de te serrer une dernière fois dans mes bras... Humm... Lord !

*Bonnes gens si vous m'écoutez fredonner cet air nuit et jour
C'est que j'suis un pauvre gars qu'a des ennuis
Et qui essaie de chasser le Blues.*

■ Philippe Dralet

◀ Du côté de chez... Frasiak

Eric Frasiak, notre premier invité de la saison passée, a pas mal bourlingué depuis et ça n'arrête pas. Nous lui avons soumis nos 20 questions !



photo : Patrick Boez

1. Qu'est-ce qui te fait chanter ?

« Chanter, c'est pas vivre, mais c'est l'espérer, chanter, c'est survivre quand on est vidé » (Béranger). La musique, le partage avec les musiciens, écrire des chansons...

2. Qu'est-ce qui te fait écrire ?

La vie, les rencontres...

3. Qu'est ce qui te pousse à monter sur scène ?

Cet acte d'amour toujours incroyable et sans cesse renouvelé avec le public...

4. Y a-t-il une chanson de toi que tu préfères à toutes les autres ?

C'est souvent la dernière... et en ce moment j'ai un petit faible pour "Mr Boulot", une chanson du prochain album prévu en 2012...

5. Y en a-t-il une que tu regrettes ?

Regret, le mot est fort... mais dont je ne suis pas vraiment fier, oui, quelques unes... Je préfère ne pas les citer, car certaines sont les préférées de certains, alors !

6. Sur quelle chanson travailles-tu en ce moment ?

Une chanson sur les interdits de notre belle société libérale... Il faudra bientôt un passeport pour respirer. (entre autres... car je suis toujours sur 3, 4 chansons en même temps)

7. Quelle chanson n'as-tu pas encore réussi à écrire ?

Des milliers...

8. Quel est ton mot favori ?

« N'essaie pas de devenir quelqu'un qui a du succès, mais quelqu'un qui a de la valeur » (Albert Einstein)

9. Quelle mélodie aurais-tu aimé composer ?

« Wish you were here » des Pink Floyd. Simple et magnifique à la fois.

10. As-tu un « modèle » et qui est-il ?

François Béranger a longtemps inspiré mon écriture. C'est grâce à lui que je suis le chan-

teur d'aujourd'hui

11. Qu'est-ce que tu aurais aimé être ?

En fin de compte j'aime assez ce que je fais en ce moment alors (Que je m'aime, que je m'aimeuhhh)... si-

non, peut être un chat (mais pas coupé, hein !)

12. Quand as-tu décidé de franchir le pas et la rampe ?

J'avais 18 ans, quand j'ai refusé d'entrer à l'école d'ingénieur de Clermont Ferrand (à la grande douleur de mes parents prolos)... pour me consacrer définitivement à la musique et plus particulièrement à la chanson

13. Préfères-tu le disque ou la scène ?

Le disque un certain temps, car c'est très agréable de voir les chansons s'habiller de mille lumières musicales, mais s'il fallait faire un choix, ce serait la scène évidemment.

14. Quelle est la plus grande salle où tu as chanté ?

La plus belle, c'est sûrement l'Olympia à Paris, mais il y a eu un chapiteau de 10 000 places en Vendée, la 1ère partie de Fugain à Nancy (8000 personnes)

15. Es-tu plutôt texte ou musique ?

Les deux ont vraiment leur importance quand j'écris une chanson. La chanson dite "à texte" avec une musique "approximative", j'ai du mal... Par contre, c'est le texte qui me demande le plus de temps.

16. Qu'est-ce qui te rend heureux ?

Les concerts, écrire une nouvelle chanson, une bonne bouffe entre potes, l'amour....

17. Qu'est-ce qui te rend triste ?

La connerie humaine

18. Quel est ton souhait le plus cher ?

Que l'aventure musicale continue de plus belle

19. Quelle est ta plus grande crainte ?

Vieillir et diminuer

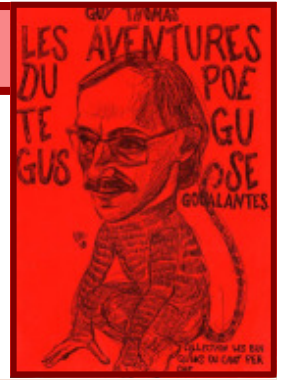
20. Quel est ton rêve fou ?

Je ne vais pas jouer ma Miss France, mais si on pouvait remballer les Kalachnikov et sortir les guitares ce serait quand même mieux... La Paix !

◀ Les Aventures du Poète Gugusse : « Gugusse revendique »

En 1978, Guy Thomas publie « Les Aventures du Poète Gugusse - Goualantes ». Patrick Pidutti, dans la préface, déclare : « Son unique ambition est de démontrer que la poésie, en dépit de tout, a encore droit de cité dans ce siècle d'oppression ».

Ces goualantes n'ont pas vraiment vieilli et nous allons proposer des extraits de ces aventures de Gugusse dans nos numéros : en voici le premier cri !



GUGUSSE RENVEDIQUE

J'ai jamais fait bon ménage
avec les mecs à la page
Je peux pas m'entendre
avec les affranchis les blancs-becs
Chez le marchand de chaussures
je trouve pas ma pointure
chez le marchand de badas
je trouve pas mon format
Je dois vivre aux antipodes
du coin des mecs à la mode

*J'ai pas le dos catholique
pour le marchand de tissus
c'est pourquoi je revendique
le droit d'être un peu bossu !*

J'aime pas ceux qui s'attroupent
j'ai jamais pu vivre en groupe
je n'aime pas les chansons
que l'on chante à l'unisson
J'ai pas la voix pastorale
pour entrer dans la chorale
je sais jouer qu'en solo
des machins pas rigolos
Je joue pas dans un orchestra
j'ai l'impression qu'on m'séquestre !

*Y a des cris dans mes musiques
des plaints des grincements
C'est pourquoi je revendique
le droit d'être un peu strident !*

J'y peux rien j'ai la bougeotte
je devrais vivre en roulotte
je voudrais dire eurêka
j'ai trouvé mon syndicat !
je voudrais dire énergique
v'là mon parti politique

J'ai sans cesse envie d'ailleurs
comme un poisson migrateur
six mois c'est le maximum
je dois changer d'aquarium !

*On me déclare hérétique
révisionniste apostat
c'est pourquoi je revendique
le droit d'être un renégat !*

Ce soir j'aime Colombine
mais j'aime aussi Joséphine
sans compter que je suis fou
d'Anne et de ses cheveux roux
et ça fait pas mon affaire
qu'elle ait un propriétaire !
Dans le domaine amoureux
je suis plutôt partageux
je suis un idéaliste
J'ai des idées socialistes !

*On me juge avec rudesse
je suis pourtant modeste
car je me désintéresse
du droit d'être un peu pédé !*

Je suis vraiment pas régule
j'ai l'impression qu'on m'encule
quand on cherche à m'imposer
une idée prête-à-porter
J'ai les idées de traviolo
souvent je chie dans la colle
Je préfère cependant
être un petit artisan
je préfère ma chandelle
à la merde industrielle !

*C'est pourquoi je revendique
je pousse un cri déchirant
je réclame aux identiques
le droit d'être différent !*

■ Guy Thomas

◀ Bavardages : « Batlik »

Reims Oreille : Bonsoir Batlik, tout d'abord pourquoi Batlik ?

Batlik : Il y a eu, à un moment, au tout début, une raison à ce nom. C'était une raison essentielle, un truc vraiment important qui aurait pu révolutionner la face du monde. Mais je l'ai oublié.

R.O. : Doit-on dire que tu fais de la chanson ou autre chose ?

Batlik : Oui. C'est possible de le dire comme ça. Même si, sans vraiment pouvoir expliquer pourquoi, je préfère dire que je fais DES chansons que DE LA chanson.

R.O. : C'est la guitare qui t'a amené à l'écriture ou l'inverse ?

Batlik : C'est l'inverse. J'ai commencé la guitare très tard, vers 25 ou 26 ans. En revanche je me souviens d'avoir toujours écrit des trucs. Pas forcément des chansons, juste des trucs sans queue ni tête. La guitare m'a sans doute fait mettre ces textes dans un certain ordre, les agencer d'une certaine façon qui avait à voir avec des chansons ou des poésies.

R.O. : D'où te vient ce jeu de guitare si particulier ?

Batlik : Ce n'est pas si particulier, c'est inspiré du picking. Nombreux sont les guitaristes à avoir joué ou à jouer de cette façon, bien mieux que moi.

R.O. : Et tes séances d'accordage, c'est pour que Thomas puisse bavarder ?

Batlik : Je ne joue quasiment qu'en open tuning. Pour ce projet avec Thomas, chaque morceau demande un accordage de guitare différent. Entre les morceaux tout le talent d'orateur de Thomas est mis à profit pendant que j'essaye de m'accorder le plus vite possible sans casser trop de cordes.



R.O. : Ta façon de chanter/scander/saccader les mots, elle te vient d'où ? C'est parce que tu trouves que le rap manque de mélodie ?

Batlik : Je ne trouve pas que le rap manque de mélodie, au contraire. À part quelques exceptions, ceux qui ont essayé de faire rentrer des mélodies dans le rap se sont complètement plantés. Pour ce qui est de savoir d'où vient ma façon de chanter, c'est comme de savoir d'où vient ma façon de jouer de la guitare... C'est le mélange de ce que j'ai entendu, apprécié, copié sciemment ou pas, avec quelque chose de personnel que je ne saurais expliquer.

R.O. : Qu'est ce qui te fait monter sur scène ?

Batlik : L'envie.

R.O. : Comment as-tu commencé ?

Batlik : J'ai commencé par le commencement, avec un stylo, une feuille et un joint. Encore aujourd'hui c'est comme ça que tout commence.

R.O. : Tu chantes pour ne pas hurler ?

Batlik : Oui, la musique fait partie de mes garde-fous, avec pas mal d'autres choses. Chacun les siens. C'est aussi un moyen de rester en contact avec soi.

R.O. : Qu'est-ce qui t'a poussé à te lancer dans l'aventure Batlik / Pitiot ?

Batlik : Thomas et moi nous sommes rencontrés à Aubervilliers dans le cadre du festival Aubercail que Thomas organise depuis 5 ans avec une foule de bénévoles talentueux. Nous avons choisi de bosser ensemble pour de nombreuses raisons. D'abord pour partager cette bonne entente qui nous liait depuis quelques temps et aussi parce que cela tombait bien dans nos évolutions respectives. Thomas revenait d'un long voyage en Afrique, quant à moi je me préparais à arrêter de tourner pendant quelque temps pour écrire mon pro-

chain album. Nous avons envie d'un projet restreint dans le temps avec une petite formation. Comme de longues vacances ponctuées de concerts.

R.O. : *Qu'est-ce qui te plaît (ou déplaît) dans la « place de l'autre » ?*

Batlik : **Ce qui me plaît, c'est qu'il est impossible de s'y mettre, à la place de l'autre. Le tout est d'essayer de la préserver au mieux, tout en gardant l'équilibre avec la sienne. L'exercice auquel Thomas et moi nous sommes pliés pendant cette année de travail n'a pas été facile. Il y a eu des moments tendus et des moments de détente absolue. Nous nous étions promis de tout nous dire au début de ce projet, le meilleur comme le pire, et nous l'avons fait. Ce fil de dialogue n'a jamais rompu et c'est ce qui nous a fait avancer l'un avec l'autre. Je sortais d'une période très sombre avant de commencer à bosser avec Thomas. Cette fameuse "place de l'autre" avait occasionné chez moi de grands bouleversements et**

de grandes déceptions. Ce projet m'a aidé à me réapproprier ma place et à considérer autrement celle de l'autre.

R.O. : *Une soirée Reims Oreille, c'est un truc auquel tu avais rêvé ?*

Batlik : **Ca faisait partie de mes principaux fantasmes, effectivement. Je suis bien content d'avoir pu le réaliser, c'était encore mieux que ce que j'avais imaginé.**

R.O. : *Et, pour être plus sérieux, comment va Raoul ?*

Batlik : **Avec l'argent qu'il s'est fait en tant que directeur artistique du dernier disque qui s'est écoulé à plus de 2 000 000 d'exemplaires, Raoul s'est acheté une niche de 500 mètres carrés située sur un immense terrain rempli d'arbres à os, à deux pas du mont Canigou. Il va bien.**

La musique, c'est aussi un moyen de rester en contact avec soi...

◀ Promos de Saison...

Govrache

« En public »



« C'est du texte, c'est du swing, ça provoque un peu, ça se moque beaucoup »
C'est Govrache, le vainqueur du Tremplin Chanson 2011, une espèce de titi parisien natif d'un trou

normand, casquette vissée sur la tronche, malice dans l'œil qui pétillie, des portraits drôles et humains de gens simples, des musiques qui emballent à la première note, des refrains qu'on connaît à la première écoute, des tubes à la pelle... et, sur scène, deux musiciens, contrebasse et violon, accompagnent sur scène la guitare de Govrache et donnent à ses textes pêche et swing. Ce CD démo, déjà un vrai plaisir, en appelle d'autres : on attend !

www.myspace.com/govrache

Guy Thomas

« Sur un air de java vache »



Le loup des Vosges hurle encore et toujours ! Dans ce joli recueil de goulantes, magnifiquement illustré, Guy Thomas ne renie en rien son passé d'Hara-Kiri, ses gueulantes anars. Avec cette façon toute personnelle de mettre en premier plan ce qu'on vou-

drait cacher, avec ce style qui en fait un cousin de Dimey, il dresse des portraits décapants du monde, il rhabille sans ménagement les puissants, les gros, les gras, s'attendrit sur les petits, y a du Couté chez ce gars-là, un air de révolte qui ne faiblit pas, une fidélité à ses idéaux sans faille. Un cœur pur !

www.guythomas.fr

◀ Les beaux débats : « Beaucoup de bruit pour ne rien entendre ! »

Oui je sais ! Mais c'est pas parce qu'une question est récurrente qu'elle en devient incongrue, car il suffirait d'y répondre pour qu'elle ne soit plus ni l'une ni l'autre.

L'objet du présent courroux vient de mes oreilles qui, après examens approfondis (elles sont grandes), se sont avérées en parfait état de marche. Ces examens avaient été demandés suite à certains spectacles qui avaient eu tendance à me persuader du contraire.

Je suis sûrement très vieux jeu, mais quand je vais au cinéma, que je regarde la télé ou assis dans un concert, j'aime entendre ce que je vois.

Au cinéma, à la télé, c'est facile, on peut dire qu'il n'y a qu'un bouton à tourner pour mettre le volume plus ou moins fort. Et trouver le bon son. Sachant que le bon son – à mon avis qui n'a rien d'humble- devra se situer entre pas assez fort (obligation désagréable de tendre l'oreille pour ouïr le bombardement anglo-américain sur Berlin) et trop fort, trop agressif (qui vous fait entendre le susurrement amoureux comme une engueulade venue du cinquième étage.)

Ma femme, qui n'a pas toujours raison, me reproche souvent de mettre le son de la télé trop fort. C'est faux. Il n'est pas trop fort, il est juste fort. Juste assez pour comprendre ce qui se passe, ce qui se noue ou se dénoue sur l'écran, sans être parasité par ses petits bruits internes, le frigo qui pique sa crise, l'horloge incapable de donner l'heure sans insister sur chaque seconde, sans parler du voisin qui trouve toujours le moyen de rentrer son bois à cet'heure et qu'on se demande ce qu'il peut bien en faire, vu l'temps qu'il fait.

Plus graves sont les spectacles censés présenter des chanteurs et à l'occasion leurs chansons, qui se voient plus ou moins gâchés par une acoustique peu préoccupée du spectateur.

Il m'arrive parfois de me demander si les autres spectateurs entendent la même chose que moi, si le monsieur aux manettes censé régler tout ça entend bien la même chose que moi, d'où mes consultations ORL.

Toutes les salles ne sont certes pas des merveilles d'acoustique, c'est peut-être une raison pour prêter plus d'attention au problème et tenter de faire parler tout son professionnalisme. On a souvent le sentiment que les gens sur scène ont réglé un spectacle une bonne fois pour toutes, que c'est comme ça et que, on ne peut rien changer. Dommage, il y a

sûrement des situations qui demanderaient des aménagements. La plénitude du concert parfait tel qu'on le voudrait ne serait peut-être pas là, au moins cela permettrait de le donner, ce qui est toujours mieux que d'offrir un ersatz de purée qui fruste tout le monde.

Dés le départ, on peut légitimement s'interroger sur cette manie de vouloir à tout prix électrifier tous les instruments, même les plus bruyants naturellement et qui n'ont (pardon pour la négation) normalement qu'un rôle d'accompagnement.

Le résultat est que cet accompagnement destiné à mettre en valeur, à faire du joli autour de la chanson, à créer une ambiance, est parfois si tonitruant que pour entendre le(a) chanteur (euse), le fameux monsieur aux manettes est obligé de « pousser » le micro, et là c'est gagné : c'est la lutte entre voix et instruments, les paroles ne se détachent plus, perdent en clarté. Et c'est bien quand on évite la bouillie. Et c'est dommage et pour le public et pour l'artiste.

Quand la basse commence à faire vibrer vos boyaux et à retourner ce que vous venez de manger, quand la batterie y va généreusement à toutes caisses (et il est vrai que sans micro une batterie a une renommée de discrétion) et qu'on n'attend plus qu'un clairon amplifié pour fermer le cercle vicieux, il faut avouer, même sans tortures, que face à des paroles et des musiques censées me ravir, on a le sentiment de se faire avoir.

Je ne sais pas comment dans les grandes salles du 19^{ème} (siècle) les vedettes se faisaient entendre. Suite à des pannes, j'ai vu des chanteurs chanter sans micro. J'ai le souvenir de soirées magnifiques et pourtant pleines de percussions aussi percutantes qu'équilibrées, de spectacles où les instruments savaient se déchaîner à des moments opportuns, où les grands bœufs se faisaient de bon cœur mais à bon escient.

J'ai vu Kairouan. Je n'ai jamais vu Syracuse, mais j'accuse et je me refuse à adhérer à ces mauvais coups. Je me propose comme volontaire pour, bénévolement, être désigné comme témoin-délégué-représentant du public- médiateur- ordonnateur des bouffeurs de son- avec tous pouvoirs discrétionnaires.

Je précise que je ne demanderai rien : juste le remboursement de mes frais.

■ Emile A. Zola



SHAKO, L'ARTISTE !

C'est pas n'importe qui Thomas Bugeaud, qui commence sa vie comme Marquis de la Piconnerie pour la finir maréchal.

Il a un beau drapeau, Bugeaud : celui de la France qu'il fait flotter en Algérie dans les années 1830.

Il a des bons mots Bugeaud : *« Le but n'est pas de courir après les Arabes, ce qui est fort inutile ; il est d'empêcher les Arabes de semer, de récolter, de pâturer, Allez tous les ans leur brûler leurs récoltes ou bien exterminatez-les jusqu'au dernier. »*

Il a des gros sabots, Bugeaud : *« Et moi, je considère que le respect des règles humanitaires fera que la guerre en Afrique risque de se prolonger indéfiniment ».*

Il dit des gros mots, Bugeaud : *« J'entrerai dans vos montagnes, je brûlerai vos villages et vos moissons »...*

Et Bugeaud entra et rasa et brula, aucune moisson n'a porté plainte. Un grand maréchal était né

Pourtant, il était beau, Bugeaud. Comme tous les colons, Il sentait bon le sabre chaud et le thé à l'amante. Surtout, Il avait un shako, Bugeaud quand il était militaire. Un shako, c'est comme un chapeau de clown, sorte de képi rouge, haut, conique et tronqué, avec, avant l'invention de la feuille de chou protège-nuque, une visière à l'arrière en toile blanche qui flotte au vent pour pouvoir faire de belles photos.

Tellement elle est jolie, sa casquette, qu'elle est toujours sur sa tête, sauf la nuit où, bien que dormant tout habillé pour parer à toute éventualité, il l'échange contre un bonnet de coton. Chacun ses petites habitudes.

Une nuit, c'est l'alerte. Bugeaud sort précipitamment se mêler à l'agitation et voir de quoi il retourne. Surpris avec son bonnet de coton, certains soldats sans aucun respect pour la hiérarchie commencent à se moquer et quand Bugeaud demande à l'un deux d'aller lui chercher sa casquette, voilà-t-y pas que ces grands taquins se mettent à improviser :

As-tu vu la casquette, la casquette...

Le lendemain, un soldat reprend et complète les paroles sur l'air de la relève de la garde : la chanson est née. Bugeaud est con, puisque c'est son métier, mais il a l'instinct du maréchal, il en rit et adopte le refrain qui l'accompagnera en sourdine jusque dans sa tombe, car même les maréchaux sont mortels.

***As-tu vu la casquette du Père Bugeaud.
Elle est faite la casquette, la casquette,
Elle est faite avec du poil de chameau.***

On peut simplement se demander quelle tournure aurait prise la chanson, si par une nuit chaude le père Bugeaud, s'était endormi avec des chaussettes trouées ou en caleçon rouge à pois.



Elle est fait', la casquette, la casquette,
Elle est faite avec du poil de chameau!